ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUR LES

OUVRAGES DE PIERRE LOTI.

SECONDE PARTIE.

'Pêcheur d'Islande'—'Mon Frère Yves.'

Dans 'Pêcheur d'Islande' ainsi que dans 'Mon Frère Yves' Loti change de style comme il change de climat, de pays, d'êtres. Il ne s'agit plus de "sables arides," de "végétation luxuriante," "d'atmosphère toute frémissante de sève, de vitalité." Dans l'un et dans l'autre de ces ouvrages, nous sommes transportés dans la vieille et légendaire Bretagne, les souvenirs historiques se dressent en foule dans notre cerveau encore fatigué des scènes insensées du 'Mariage de Loti' ou du 'Roman d'un Spahi'; notre nervosité, après avoir été puissamment ébranlée, se repose. On est heureux d'être celtique et non polynésien, de pouvoir sympathiser avec de braves cœurs tels que les Lescures, les Cathelineau, les La Rochejacquelein! Avec quel fougueux enthousiasme l'auteur parle-t-il de l'océan—cette immensité infinie, cet abîme insondable où se perd à jamais la petite science humaine—profondeurs inconnues où malgré toute sa grande intelligence et sa clairvoyante sagesse, l'homme ne pénétrera jamais!

Dans le chant doux et harmonieux de cet adorable poème armoricain, 'Pêcheur d'Islande,' quoi de plus attachant, de plus sympathique que le caractère de Gaud. Son amour pour le colosse breton, Yann, est empreint d'une sauvagerie typique qui va bien avec le sol de la vieille Bretagne. Nous voyons immédiatement la ligne de démarcation qu'établit Loti entre la femme qui a appris à connaître sa force morale—l'âme toute-puissante—et celle qui ne connaît et ne suit que ses instincts naturels. Rarahu se donne,—Gaud souffrira, mais son agonie sera digne et silencieuse. Une fois seulement, nous la voyons faire un appel touchant à Yann, mais celui-ci la repousse, il la trouve trop riche pour lui, son orgueil breton se révolte à l'idée d'épouser cette demoiselle élevée dans un pensionnat de Paris—Quoi . . . . lui? . . . . un marin de sa trempe! . . . . allons donc! D'ailleurs ne les a-t-il pas déjà tous invités à ses noces?—ceux de la "Marie"—un soir qu'ils pêchaient ensemble loin, bien loin . . . là-bas sur l'incomparable mer hyperborée!

"Moi . . . . leur avait-il dit—un de ces jours, oui, je ferai mes noces—et il souriait, ce Yann dédaigneux, roulant ses yeux vifs, mais avec aucune des filles du pays; non, moi, ce sera avec la mer, et je vous invite tous, ici tant que vous êtes, au bal que je donnerai . . . . ."

Tout a côté du stoïque Pêcheur d'Islande se dresse comme contraste—coquetterie d'auteur, sans doute—le charmant caractère de Sylvestre Moan, compagnon d'enfance de Gaud, et maintenant le confident de tous ses chagrins; il voudrait bien les voir se caser . . . ces deux êtres qu'il aime tant! mais bah! ce Yann a de si drôles d'idées!

Sans trop savoir pourquoi nous nous étions intéressés à Sylvestre, voilà que Loti l'envoie en Chine et le fait mourir, d'une façon horrible, à bord d'un navire hôpital!

Qui peut lire sans être profondément ému le désespoir de la vieille Yvonne lorsqu'elle apprend brutalement la mort du seul être au monde qui lui restât à aimer, la perte de son petit Sylvestre,—la mer et le pays lui ont tout pris,—aussi a-t-elle hâte de "se terrer chez elle, de peur, les forces lui manquant, de tomber."

Gaud de son côté a éprouvé bien des malheurs. Un beau matin cette fortune, tant méprisée par Yann, s'est éclipsée;—il lui faut maintenant travailler pour gagner le pain de chaque jour. En apprenant la mort de Sylvestre un aimant irrésistible l'attire vers la vieille Yvonne—son cœur broyé par une douleur indicible, éprouve un grand besoin de sympathie. Eh bien! elle en trouvera près de la grand'mère de Sylvestre; près de la pauvre délaissée, Gaud recueillera cette épave humaine qu'une impitoyable fatalité condamne à demeurer seule au milieu d'un monde si froid, si cruel pour les abandonnés!

"Je viendrai, moi, ma bonne grand'mère, demeurer avec vous, j'apporterai mon lit qu'on m'a laissé, je vous garderai, je vous soignerai, vous ne serez pas toute seule . . . "

C'est a ce poste que la trouvera le Pêcheur d'Islande à son retour. Sans le réaliser, peut-être, sans se l'avouer, il aime cette vaillante petite femme—il faudra pourtant qu'ils viennent à s'entendre; un évènement bien insigni-

fiant décidera de leur sort; la mort du vieux matou de la mère Yvonne.

Loti nous raconte cet épisode avec tant de simplicité, avec des petites phrases qui rendent si bien son idée, que nous recommandons ces pages charmantes au lecteur, convaincu qu'il les goûtera ainsi que nous l'avons fait:

Puis vient la scène on ne peut plus originale des fiançailles. L'auteur la définit ainsi:

"Dans les pierres du mur, le grillon leur chantait le bonheur; il tombait juste, cette fois, par hasard. Et le pauvre petit portrait de Sylvestre avait un air de leur sourire, du milieu de sa couronne noire. Et tout paraissait s'être subitement vivifié et rajeuni dans la chaumière morte. Le silence s'était rempli de musiques inouies, même le crépuscule pâle de l'hiver, qui entrait par la lucarne, était devenue comme une belle lueur enchantée."

La description de la tempête qui éclate au moment de la noce, "cette mer furieuse, déchaînée, qui faisait mauvaise mine à la mariée nouvelle!" Jalousie, hélas! terriblement prophétique! Le départ du Pêcheur d'Islande quelques jours après son mariage—le désespoir de Gaud—les angoisses d'une attente toujours déçue—la scène puissamment émouvante du cimetière—toutes ces pages sont autant de chefs-d'œuvre que notre plume, encore novice, ne saurait suffisamment analyser.

Pour clore, la mort de Yann, combat terrible entre le mari de Gaud et "cette épousée du tombeau."

Jusqu'au moment où il s'était abandonné, les bras ouverts pour la recevoir, avec un grand cri profond comme un taureau qui râle, la bouche pleine d'eau; les bras ouverts, étendus et roidis pour jamais. . . ."

Et à ses noces ils y étaient, tous ceux qu'il avait conviés jadis. Tous, excepté Sylvestre, qui, lui, s'en était allé dormir dans les jardins enchantés,—très loin, de l'autre côté de la terre. . . .

'Mon Frère Ives' est le contraire de Yann. C'est un marin—rien de nouveau : ils le sont tous—disciple invétéré du dieu alcool.

Par bonheur pour Yves, un Mentor moderne, jeune officier de marine, s'intéresse à ce jeune enfant de la vieille Armorique. Il s'efforce de le ramener—surtout de le maintenir dans le chemin de la tempérance et du devoir.—Ses chutes sont nombreuses, de plus en plus graves; notre officier lutte envers et contre tout sans jamais se décourager.

Fort heureusement pour son œuvre toute philanthropique, ce bon frère trouve un puissant auxiliaire dans Marie Kéréwenen, la courageuse femme de l'incorrigible Yves, sans oublier Petit Pierre; les bras potelés de l'enfant, jetés autour du cou de son père, l'ont bien souvent retenu au logis alors que bien d'autres arguments avaient été impuissants. Yves se range, devient un père de famille modèle . . . . un enfant prodigue . . . quoi! Nous avons, il faut l'avouer, une grande tendresse pour ce marin tant soit peu récalcitrant—nous le préférons à Yann—il est si bon, si humain dans ses faiblesses! En suivant Yves et son Mentor dans leurs longues promenades, il nous prend une folle envie d'aller admirer ces magnifiques paysages de la Bretagne que Loti nous trace à grands coups de pinceau.

Maintenant, fatigué d'un trop long séjour sur la terre ferme, Loti nous emmène avec lui sur les mers australes. C'est là qu'il mettra en réquisition ses images les plus grandioses, ses tableaux les plus exotiques :

"A un moment donné nous sommes bousculés par une tempête splendide. . . . Il y avait des moments—nous raconte l'auteur—où ça sifflait aigre et strident, comme dans un paroxysme d'exaspération méchante et puis d'autres où cela devenait grave, caverneux, puissant comme des sons immenses de cataclysme. Et on montait toujours d'une lame à l'autre, et, à part la mer qui gardait sa mauvaise blancheur de bave et d'écume—tout devenait plus noir. . ."

Quelle force d'expression et de coloris! . . . . on tremble avec Yves à l'idée de disparaître dans ce noir horrible de la tempête. On est, pour ainsi dire, hypnotisé par la description graphique de la fureur des flots, de la rage insensée des éléments déchaînés. On est fort peu satisfait de soi-même—pour ne pas dire honteux—de se laisser émouvoir par la simple narration de faits imaginaires; on a beau faire, l'émotion n'en est pas moins réelle.

Maintenant, nous voilà hors de la zone des tempêtes; nous arrivons dans la région des calmes. Quelle ravissante peinture nous fait l'auteur du voyage du *Primauguet* dans l'Océan austral :

"L'étendue était remplie des bruits légers de l'eau, l'étendue était toujours bruissante à l'infini, mais d'une manière contenue presque silencieuse; elle rendait un son puissant et insaisissable, comme ferait un orchestre de milliers de cordes que les archets frôleraient à peine et avec grand mystère.

Par instans, les étoiles australes se mettaient à briller d'un éclat surprenant; les grandes nébuleuses étincelaient comme une poussière de nacre, toutes les teintes de la nuit semblaient s'éclairer, par transparence, de lumières étranges; on se serait cru à ces moments de féeries où tout s'illumine pour quelque immense apothéose," etc.

Les dernières pages nous ramènent au temps des fabliaux. C'est une visite que fait Petit Pierre à sa grand'mère, la vieille Marianne, dernier échantillon de race celtique. Loti change encore de style, on a de la peine à reconnaître dans le lyrisme doux et un peu monotone de ce chant armoricain l'auteur du 'Mariage de Loti' ou du 'Roman d'un Spahi.'

En terminant cette trop incomplète étude, une tristesse immense, inattendue, s'empare de nous, tristesse qui s'exhale du scepticisme indéfinissable de Loti, scepticisme dont s'imprègnent volontiers les écrivains modernes par conviction ou par cynisme, peu importe, —le siècle étant à l'incrédulité! La littérature actuelle—soit réaliste, soit matérialiste—nous fait l'effet d'une machine pneumatique se plaisant à ôter de nos cœurs tous sentiments bons et honnêtes; heureux ceux qui pourront échapper au dessèchement presque inévitable.

Comme adieu au lecteur nous lui laisserons cette jolie idée de Loti, car avec lui nous pensons que: "Les histoires de la vie devraient pouvoir s'arrêter comme celles des livres."

M. AUGUSTIN.

Sophie Newcomb Memorial College,
New Orleans, La.

NOT . . . NOR or NOT . . . OR? or BOTH?

PROF. MCELROY raises some interesting questions in the February number of MOD. LANG. NOTES. In most of the cases under discussion, I think that good usage offers us two forms, as follows:

not . . . or—or, more emphatically, *not . . . nor* (*nor=and not*);

no . . . or—or, more emphatically, *no . . . nor* (*nor=and no*);

never . . . or—or, more emphatically *never . . . nor* (*nor=and never*);

neither . . . . nor in all cases.

I think most persons will agree that the Pennsylvania Railroad is justified in using any one of the following forms to express the idea indicated:—

1. Do not walk on the Railroad and do not trespass on it.

2. Do not walk / and / do not trespass } on the Railroad.

3. Do { not walk / nor trespass } on the Railroad.

4. Do not { walk / or / trespass } on the Railroad.

It seems to me unfortunate to speak of *not . . . nor* as a "double negative," though of course that name can be defended. PROF. MCELROY'S suggestion that the best English has perhaps cast out *not . . . nor* in favor of *not . . . or*, certainly cannot apply to such a case as the following:—

"Wealth does *not* always give power, *nor* do undeniable talents in all cases secure for the possessor even a moderate degree of worldly success."

May the English language always retain its freedom in this matter; the artists in language need it.

If I may speak of a related matter, what one of us never says "I haven't but one," when he means "I have but one."—*Not hardly*, *not scarcely*, *not but*, etc., are great sinners.—In a careless moment the editor of the *Christian Union* recently gave his readers the following information (Nov. 8, 1888, p. 499):—

. . . . "There may be two sides to the question on which your party paper has seen but one, has not been willing that you should see but one."

A. H. TOLMAN.

Strasburg, Germany.